

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II MONTREAL, SAMEDI, 17 JANVIER 1885. No. 3

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

DERNIERES TENDRESSES.

I

IN MANUS TUAS, DOMINA.

O très chère, ô très blanche, ô très petite main,
Flocon de neige pris au vol d'une avalanche,
Corolle de Muguet, de lis ou de jasmin,
Petite main si chère, et si douce, et si blanche!

Laisse, sur ta candeur, ma lèvre qui se penche
Boire l'oubli des maux d'hier et de demain,
Et, comme vers le fleuve un ruisseau qui s'épanche,
Vers l'horizon d'azur montre-moi le chemin.

Je t'ai prise à jamais pour étoile et pour guide.
O main d'enfant qui m'as montré, dans mon ciel vide,
Un espoir rayonnant sur tant d'espoirs défunts.

II

ÉTOILES VIVANTES.

Brunes, avec un fond d'or pâle constellé,
Vous êtes, miroirs d'ombre, ô prunelles profondes,
Pareilles à deux lacs dont les jumelles ondes
Mirent le même ciel par la Nuit étoilé.

Dans votre double abîme à mon esprit voilé,
Mes désirs éperdus plongent comme des sondes;
Et, comme au tournoiment de fantastiques ondes,
Descend mon rêve obscur sous un charme affolé.

Mystérieux attrait des beaux yeux que j'adore,
Es-tu pour moi l'éveil caressant d'une aurore?
Es-tu l'appel sacré de nouvelles douleurs?

Je m'abandonne aux flots où ton secret m'attire,
Que j'y doive trouver la joie ou le martyr
La vie ou bien la mort, des baisers ou des pleurs!

III

SES CHEVEUX.

Plus souples, plus légers que les fils dont la Nuit
Tisse le voile obscur où son front se recèle,
Et plus enveloppants sous les cheveux de celle
Vers qui mon seul espoir désespéré s'enfuit.

Quand ma bouche, en tremblant, les effleure sans bruit,
Leur magnifique éclat sous ma lèvre étincelle,
Comme dans le ciel noir où l'ombre s'amoncelle,
Des Étoiles le cœur soudain s'allume et luit.

Comme dans un linceul vivant et que soulève
Chacun des battements où se rythme mon Rêve,
Dans leur réseau divin j'ai mon cœur enfermé.

Et, jaloux d'une mort plus douce que la vie,
Au cou d'ivoire pur qu'ils inondent, j'envie
Le doux et cher fardeau de leur flot parfumé.

IV

INQUIÉTUDE.

Ne sois plus triste, je t'en prie,
Toi dont le sourire est si doux!
Car, vois-tu bien, mon cœur jaloux
L'est même de ta rêverie.

La fleur d'un souffle est resleurie
Dès que l'hiver fuit loin de nous.
L'amour soupire à tes genoux.
— Sois donc heureuse, étant chérie.

Laisse-moi les soucis mauvais.
Tes bras frêles ne sont pas faits
Pour ployer sous leurs faux moroses.

Il n'est que juste et je te dois
Que l'épine saigne à mes doigts
Pour qu'à tes pieds montent des roses!

A. S.

CHRONIQUE.

Il le faut, il est grand temps! Nous pouvons encore sauver le carnaval de l'ennui qui nous menace; il nous appartient à nous, les héroïnes du sourire et du chiffon, de relever le moral de la belle cité tombée dans la mélancolie. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de parler de simplicité. Nous y reviendrons plus tard. Montrons-nous superbes et diamantées, couvertes de satin et de peluche, cette jolie cousine germaine du velours; tenons haut et ferme le drapeau de l'élégance, de l'esprit, des fusées du rire et de la bonne humeur, faisons honte aux hommes de s'occuper d'autre chose que d'être à nos pieds, comme les seules idoles véritables.

D'abord, il n'y a pas de femmes laides: toutes ont la gentillesse, ce mot adorable qu'inventa le dix-huitième siècle, la galanterie raffinée, le propre de l'éducation moderne; elles sont spirituelles parce que les jupes collantes, les fanfreluches enrubannées, les dentelles, le sourire étudié et les yeux en coulisse font paraître exquis le joli ramage de perruche bien apprise; puis elles aiment la nature, portent de préférence des fleurs naturelles, et à leurs moments perdus mettent un petit morceau de leur cœur dans le froufrou des serments d'amour.

L'amour, voilà le grand mot lâché, il faut sauver la ville par l'amour! c'est l'antidote du fléau dont nous avons peur, c'est la lampe d'Aladin, qui touchée, fait accourir les génies apportant tous les bonheurs de ce monde, et forçant les chimères funestes à s'envoler au bruit de leurs ailes noires.

J'entends dire souvent qu'on ne sait plus aimer: les hommes passent indifféremment de la brune à la blonde, les femmes franchissent avec désinvolture la barrière qui sépare la tendresse de l'indifférence; l'intérêt peut-être leur a fait perdre le goût des plus purs amours et elles ne s'indignent pas lorsqu'on leur affirme que le bonheur de la vie est le bien-être matériel, le luxe et la molesse.

Tout cela est exagéré; nous frappons d'habitude plus haut et plus fort quand nous voulons être écoutées, et au petit dieu qui vole libre et couronné de fleurs, nous préférons toujours la tendresse drapée et couverte de voiles! Eh! devons-nous être les prêtresses du foyer où brûle la flamme éternelle? Pourquoi les serments et les tendres propos devraient-ils durer toujours? L'amour est là, près de nous, ses ailes fragiles empêchent les cauchemars épouvantables, sa voix est comme le cantique sacré qui couvre les cris d'effroi et plus fort que la mort, il reste debout au milieu de nos lassitudes et de nos désespoirs.

Aimez, couvrez-vous de fleurs, jeunes filles, ondoyantes et légères, éparpillez de roses les traînes de vos robes, capitonnez vos cheveux de violettes, glissez vos petites mains dans les manchons soyeux, jetez dans les assiettes de vos convives les avalanches, les gerbes, les jonchées! Gardez pour lui la fleur que vous avez portée tout le jour, celle qu'il ouvrira sous son regard brûlant; aimez, aimez, donnez les ivresses délicieuses, oubliez, faites oublier surtout.

*
*
*

Oui! faites oublier, par votre amabilité, la grâce du naturel dans vos manières et la dignité qui convient aux jeunes filles, par tout cela faites oublier la triste comédie qui se joue à côté de vous, en jouant au mérite avec une déplorable fiction.

À côté du vrai, vous verrez toujours le faux, la contrefaçon. C'est un bien beau témoignage que l'insignifiance rend au mérite, en cherchant à l'imiter.

La vaniteuse doublée de l'insignifiante ne fait que jouer la comédie: avec son besoin fou de paraître, sa fièvre d'éclipser ses rivales, sa passion féroce pour le plaisir; comme un cheval de bataille qui sent l'odeur de la poudre aux premiers flonflons de l'orchestre la voilà partie: elle parle, elle marche comme une actrice pour de vrai; ses airs de tête sont expressifs et charmants, elle ne ment pas plus qu'à la ville; l'habitude des sentiments faux, l'horreur de la vérité lui donnent un imperturbable aplomb: étalant sa robe, lançant des coiffures à toutes les monstres présentes, elle s'avoue que cabotine ou femme du monde, c'est toujours la même chose, et que le diable est bien

fin s'il peut reconnaître ses éluos dans cet échec de femmes décollées, riantes et menteuses.

Et vous les applaudirez, ces comédiens et ces comédiennes pour rire, parce que la politesse est encore la chose la plus exquise de ce monde.

Puis, qui sait, au milieu de toutes ces minauderies et de ces gestes mignards, il apparaît parfois une jolie tête aux yeux sincères : le jeune premier est touché, il met au pied de l'ingénue son cœur et aussi sa vie, et le printemps suivant, au bruit des orgues, ils se jurent à l'autel un amour sans fin qui s'envolera par la première fenêtre ouverte.

Le grand malheur, c'est cette continuelle exagération ! ces personnes ne savent pas rester simples, et tous les objets sont vus par elles à travers un fabuleux microscope ; elles sont portées à cette manie déplorable ; l'amour ne leur suffit pas, elles veulent du romanesque ; on ne les aime pas si, avec de grands bras et les yeux hors de la tête, on ne parle de se tuer pour elles.

Pour Dieu, restons simples et n'exagérons ni nos sentiments, ni nos frayeurs ! marchons en rangs serrés sous la bannière de l'esprit, de l'élégance et du franc rire qui dénote de la réflexion et qui constitue la véritable amabilité.

*
* *

Madame Clovis Hughes qui a tué Morin, à Paris, vient d'être acquittée. Ce verdict peut être contre la lettre de la loi, mais il a soulagé la conscience publique. Ce lâche avait accusé une femme innocente pour faire du chantage.

Les lois permettent de tuer un agresseur, si on ne peut se défendre autrement. Et comme l'honneur est encore plus précieux que la vie, on se sent indulgent en face d'une femme qui tue celui qui veut lui ravir son honneur.

Si on considère froidement l'acte de Madame Hughes, on ne saurait en consacrer le principe, par rapport aux abus qui dégénèrent en désordres sociaux des plus graves, mais on ne saurait non plus la blâmer d'avoir cédé au sentiment irrésistible de sa propre conservation. Si on tient compte de tout ce que cette femme a dû souffrir, des tortures qu'elle a dû endurer en voyant traîner dans la boue sa réputation qu'elle s'était efforcée de conserver intacte, on comprend alors facilement l'état d'exaspération où elle se trouvait.

Il est malheureux que des lois ne protègent pas plus l'honneur que cela et qu'il faille employer le revolver pour sauvegarder sa réputation. Il y en a tant qui n'y tiennent pas à leur honneur qu'on doit protéger ceux qui y tiennent.

MARD.

EN MÉNAGE.

L'abnégation est une vertu éminemment féminine, la femme étant par sa nature, comme par la nature des choses, un être dépendant.

Selon la grande forme des législations de tous les temps et de tous les pays, qu'il est plus aisé de critiquer que de changer, elle est sous la tutelle de son père, de son mari, de son fils.

La dépendance des femmes est une conséquence de leur destination sociale. Eve ne fut-elle pas créée des côtes d'Adam pour être la compagne d'Adam ?

Un grand poète a dit et bien dit : " Il fut fait pour Dieu ; elle, pour Dieu en lui (Milton)." Aussi, quelques velléités de domination et de suprématie qui se développent en beaucoup de femmes, cette destination primitive est tellement empreinte en leur cœur qu'elles ne sauraient trouver le bonheur hors de l'obéissance que dicte la déférence.

L'homme cède aisément à la femme par caprice,

pour s'en faire un caprice : il est d'une déplorable faiblesse à l'égard de toutes celles qui flattent ses passions mauvaises ou mesquines. S'agit-il de lui faire faire quelque sottise, de lui inspirer du dépit, de lui chauffer la bile, de le porter aux prodigalités folles ou aux colères entêtées, le mot d'une mère imprudente, l'insinuation d'une pécote étourdie, la plaisanterie d'une vieille tante ou l'épigramme d'une jeune cousine y suffisent amplement ! S'agit-il, au contraire, de le porter au vivre sensé et chrétien, à la pratique du bien ; s'agit-il de calmer ses extravagances, ses entraînements au jeu, ses rivalités, ses animosités, ses fureurs, l'homme devient imperméable aux raisonnements et inaccessible aux supplications. Il semble de fer, de marbre, de glace ; il faut alors toutes les souplesses, toutes les intuitions, toutes les clairvoyances, tout le tact et tout le charme dont l'amour conjugal peut douer une femme, pour nous en montrer quelques-unes victorieuses du mal en celui qu'elles aiment.

La femme chrétienne qui ne demande la confiance de son mari que pour modérer l'élan passionné de ses activités, en tempérer l'excès, éclairer ses aveuglements, adoucir ses âpretés, n'aura pas trop de toute une existence d'abnégation pour lui persuader qu'en contrariant ses vivacités même justifiables, en atténuant ses rancunes même plausibles, en modifiant ses plans, ses projets, ses opinions, elle ne cherche aucun but accessoire ni personnel, ne voulant que le bien de son mari.

Ce qui rend le plus difficile peut-être la mission médiatrice de la femme entre l'homme et Dieu, c'est qu'elle doit l'exercer, non-seulement sans manquer de respect extérieur à son époux, mais en le conservant dans son cœur, profond et véritable.

Les hommes sont trop exposés dans l'agitation de leurs carrières publiques aux tentations de tout genre pour se maintenir à chaque instant, quelles que soient leur grandeur d'âme et la dose de leur intelligence, dans les strictes voies de la justice et de la prudence. C'est aux femmes à les y ramener. Elles ont à leur souffler l'apaisement dans la colère, à les stimuler au courage dans l'abattement, à leur inspirer des ménagements pour les liens qui leur pèsent, de l'indulgence pour les faibles, de l'équité pour leurs émules, de la générosité pour de plus forts qu'eux. Toutefois, quand, après avoir enveloppé leurs discours de bien des précautions oratoires et préparatoires, elles réussissent, tantôt à faire triompher un beau sentiment, tantôt à faire faire une bonne chose, elles doivent alors moins que jamais oublier toutes les supériorités intellectuelles de l'homme, en reconnaissant combien celle qui paraît leur échoir momentanément est toute relative. Le mari est souvent le plus grand, alors que la femme a le plus de peine à faire régner en lui le calme, la sagesse, la délicatesse.

Dans une vie d'efforts continuels, de travail, de revers fréquents, de succès enivrants, de tâches compliquées, de situations périlleuses ou pénibles, la seule tension de l'esprit amène chez l'homme des réactions de sentiments dont la violence est inévitable. Ce ne sont pas toujours de sincères principes de probité qui manquent à celui qui les enfreint, ni la vraie dignité à celui qui l'oublie, ni la fidélité à qui la trahit ; mais l'enchaînement des passions peut submerger tous les principes et toutes les vertus. A la femme donc de doubler leur puissance, en résistant à deux aux entraînements du mal et de la faiblesse. A elle d'être inaccessible à toute faiblesse, invulnérable à tout mal, en se souvenant que les hésitations secrètes dont elle est témoin ne diminuent pas la valeur, le mérite réel de l'homme, s'il en a, ni ses talents, ni sa justesse de vues et de jugement pratique.—Ce n'est pas sans efforts, on le sait, qu'elle peut toujours séparer et faire agir simultanément, sans les confondre, sa déférence pour l'esprit et son influence sur le

cœur, seule manière pourtant de rendre celle-ci bienfaisante. Mais c'est la plus grande et la plus noble partie de sa grande et noble tâche.

Vanter l'abnégation semble superflu, presque banal. Chaque prêtre qui enseigne le catéchisme ordonne aux jeunes filles d'être obéissantes à leurs parents ; obéissance forcée qui les prépare à l'abnégation, essentiellement volontaire. A chaque mariage, le célébrant rappelle à la jeune mariée les paroles de St. Paul : *Femmes obéissez à vos maris.*—Pourquoi donc les mères, zélées à faire apprendre le catéchisme, lèguent-elles instinctivement et traditionnellement à leurs filles des enseignements qui ne semblent pas d'accord avec ceux de saint Paul ? Elles ne se lassent point de répéter hautement que l'effacement complet de la femme dans le ménage n'existe qu'au détriment de la dignité du mari et du bonheur conjugal.—Cela est-il tout à fait faux ?—Non. Saint Paul a raison ; mais le sentiment des mères ne lui est pas aussi opposé qu'il paraîtrait à première vue.

L'épouse chrétienne doit obéir et dominer à la fois. Obéir, quand le mari commande, fût-ce avec l'accent de la prière ; dominer assez pour que le mari n'ose commander que ce qui est raisonnable, juste, bon. Sa volonté à lui doit régler les actions de la femme, mais c'est à elle de régler sa volonté ; travail plus ingrat et plus ardu parfois que les plus épineuses missions des hommes. Elle ne peut en venir à bout qu'à force d'abnégation.

Ce n'est pas tout d'en mettre dans les déterminations les plus importantes de l'existence ; de fixer sa demeure, non selon son agrément et ses sympathies, mais selon les intérêts de son mari ; de régler l'ordre quotidien de son temps, le choix de ses visiteurs, selon ses occupations et ses relations. L'abnégation serait de moitié moindre s'il ne fallait encore corroborer ces principaux effets par les sacrifices minuscules, mais constants, faits à ses manies et ses caprices, afin d'en atténuer l'exagération ou de lui donner le plaisir de nous y associer alors même que nous ne les partageons pas. Il faut livrer au hasard de son imagination fantasque, d'autant plus impraticable dans les petites choses qu'elle est plus absorbée par les grandes, l'emploi de ses heures, le style de ses appartements, le genre de ses toilettes, que sais-je encore ? Il faut en outre renoncer à ses propres goûts, pour ne pas surajouter sa dépense à la sienne. Il faut supporter, le sourire sur les lèvres, les projets et les contre-temps les plus imprévus, les réceptions ou les sorties les moins préparées, les jalousies d'autant plus impatientantes qu'elles sont moins motivées. Les vertus elles-mêmes doivent dépendre des formes que leur imprime le caractère du mari,

FÉLIX.

LES PARFUMS.

C'est un vieux préjugé que rééditent certains esprits grincheux lorsqu'ils accusent la femme de ne se parfumer que pour voiler d'autres odeurs moins agréables. La délicatesse de leurs nerfs, sans doute, exige l'absence de tout parfum, ou bien, trop malappris pour *adoniser* avec tact, sont-ils jaloux tout bonnement des belles raffinées que l'exquise senteur de l'arome préféré transforme en fleurs vivantes et embaumées.

Quoi de plus naturel, cependant ? La femme emprunte à la nature tout ce qu'elle a de radieux pour s'en faire une parure : les gemmes qui resplendent au fond de la terre, les oiseaux qui chantent dans les pays ensoleillés et dont le plumage ressemble à des pierreries, les fleurs aux corolles éblouissantes, et jusqu'aux libellules aériennes qui dansent dans les poussières lumineuses

le long des ruisseaux à la moire argentée. Est-il donc surprenant qu'au charme du coloris, elle ajoute cet autre charme impalpable qui est celui du parfum, qu'au fond du calice embaumé de la fleur éphémère elle puise l'essence capiteuse qui lui devient un suprême attrait ?

Le parfum est le complément indispensable de toute élégance. Enfermé dans le cristal étincelant du flacon coquet, il se trouve sur la toilette de toute jolie femme, sur la table de peluche de son boudoir, dans la poche de son coupé et jusque dans le manchonnet de dentelle où se glissent frileusement ses petites mains gantées. Mais il est différentes manières de l'employer comme il est diverses façons de l'apprécier.

D'abord la femme se parfume pour elle-même ou pour les autres. Quelques-unes—et c'est l'exception, cette fâcheuse exception qui est prétexte à la calomnie—pour dissimuler une infirmité.

De celles-là je ne parlerai guère. Le parfum leur est une nécessité et elles l'exigent violent, intime, enveloppant, pour ainsi dire, d'une atmosphère odorante de leur être tout entier—mettant entre elles et les autres comme un voile et une vapeur très dense qui absorbe et supprime toute autre odeur.

“Celles qui se parfument pour les autres :” instinctivement ou volontairement, pour forcer le regard, appeler l'attention, frapper les sens et inspirer la séduction. Très coquettes, la plupart appartiennent à cette catégorie qu'Alexandre Dumas désigne sous le nom de “femme de rue.” La “femme de foyer” n'a pas de ces instincts pervers et pernicieux.

A celle-là il faut les parfums capitaux, violents, un arôme ardent qui arrête pour ainsi dire au passage, qui frappe comme un choc et qui surprenne comme la foudre. Cela heurte, et il faut lever les yeux, malgré soi, pour voir celle que l'on eût effleurée peut-être sans l'apercevoir. Parfums courtisane, instrument perfide qui est le plus audacieux des moyens, un brusque appel envoyé, une façon de racrochage inaparent et d'autant plus dangereux.

Ah ! comme cela vous saisit, vous provoque et vous rend à merci. Et l'Agnes, étonnée, vous regarde de ses grands yeux naïfs, toute surprise de votre attention. Pour un peu, elle vous accusera “d'être un insolent,” charmée au fond de cette insolence et ravie d'avoir enlevé d'une bouffée embaumée ce que des manéges savants eussent mis bien longtemps à conquérir.

Chose bizarre, ces parfums à la senteur perfide ne sont point ceux que répand la corolle éclatante des fleurs épanouies. Presque tous appartiennent au règne animal ou sont extraits de bois odorants, tels que le cèdre, le santal, vétiver, qui luttent d'intensité avec le muse, la civette, etc. dont l'odeur forte et grisante, tirée des entrailles des animaux, est foudroyante entre toutes.

“Celles qui se parfument pour elles-mêmes :” celles-là sont les vrais délicates insoucieuses de ce qui les entoure ; semblables aux fleurs, leurs jumelles idéales, elles éprouvent comme un sens secret la joie d'exhaler l'exquis parfum qui leur est pour ainsi dire personnel. Quelle chose de spécial, de rare, d'infiniment doux, un charme discret et une senteur fine, dégagée de toute chose, selon les choses et suivant les moments. Chaque objet, chaque heure, chaque saison, a la sienne... Durant les chaleurs de l'été, un arôme sain et tonique, tel que le cédrat et le foin coupé ; au bal, dans sa voluptueuse atmosphère sur-chauffée où tout se dilate, s'affine, pour ainsi dire, le parfum plus violent de l'héliotrope, de l'œillet ou du jasmin de Virginie. Dans la salle à manger, après le repas, la pénétrante odeur du santal ou la vivifiante senteur de la menthe ou de la verveine.

Dans la chambre à coucher, la légère odeur de la violette, si suave et si pure, qui embaume l'atmosphère sans risquer la moindre migraine.

Pour l'éventail, une fraîche saveur qui s'exhale dans l'air battu d'un frôlement d'aile ; pour les gants, quelque chose de doux et d'agréable ; pour le bas de la jupe, une vapeur embaumée dont les bouffées imprègnent la terre d'un nuage odorant ; pour les cheveux, un parfum subtil, léger, tenace, qui est comme inhérent et adhérent, personnel entre tous. Pour l'armoire, la lavande, l'iris, tout ce qui est très doux et très tenace, à la fois ; sain pour l'armoire à linge, très subtil pour celle des robes, délicieusement raffiné pour les tiroirs à rubans, les coffres à dentelles, les cartons à chapeaux pour la papeterie surtout, qui emporte au loin, avec la pensée, comme un peu de l'âme et de l'être même de celle qui écrit.

Tout cela distribué avec tact ; assez et pas trop, de façon à charmer l'odorat sans risquer de devenir incommodant. L'art du parfum, entre les mains de ces délicates, emprunte au goût raffiné une sorte de volupté. On est gourmande de parfums comme est gourmande de sucreries ou de mets savoureux. On les alterne intelligemment, variant les senteurs, brûlant parfois certaines poudres odorantes, ou vaporisant les essences trop concentrées. Cela, modérément, sans fatigue, se procurant à soi-même un plaisir délicieux. Le plus sûr moyen de le procurer aux autres !

D'ailleurs, règle générale, tout parfum qui incommode, même de la façon la plus légère, est malsain. On ne saurait trop s'en garantir. Les meilleures choses ont leur revers : c'est à vous, mesdames, d'en prendre le bon côté.

VIOLETTE.

LE MARIAGE-RECLAME.

Le colonel Jeffer, résident de Chicago inventeur breveté d'une pommade à faire repousser les cheveux, s'est mis en tête d'épouser miss Estelle, exhibée dans un musum sous l'étiquette de “la Beauté à la longue chevelure.” Miss Estelle a d'abord accueilli la proposition avec faveur, mais le colonel a eu le manque de tact de lui dévoiler prématurément son plan. Il lui a déclaré avec une franchise toute militaire [on est colonel ou on ne l'est pas] qu'il est un homme pratique, un homme d'affaires, et que le mariage n'est pas pour lui une question de cœur ou de sentiment, mais un calcul positif et rationnel. Le colonel Jeffer est chauve, comme presque tous les inventeurs. Son idée, en devenant le mari de la Beauté à la longue chevelure, était de faire faire le portrait de sa femme et le sien pour les coller en étiquette sur ses boîtes à pommade avec ces mots, au-dessous de son portrait : “Avant l'emploi !” et au-dessous de celui de sa femme ; “Après l'emploi !”

Ce projet ingénieux n'a pas souri à miss Estelle et elle a retiré le consentement qu'elle avait presque donné. Le bouillant colonel est revenu cinq ou six fois à l'assaut sans pouvoir emporter la place. L'autre soir, il s'est embusqué derrière une porte d'Illinois street pour guetter la Beauté à sa sortie du musum. A son passage, il a jailli devant elle comme un diable à surprise et lui a dit d'un ton ému : “Miss Estelle, sans vous la vie est un fardeau pour moi et je ne peux pas vendre ma pommade. Voulez-vous ou non être le baume qui parfumerait mon existence et rétablirait mes affaires ?” Elle a répondu : “Not much.” Il a repris d'une voix tragique : “En ce cas, vous allez mourir.” Et il a sorti un rasoir des profondeurs de sa poche. Elle a saisi des deux mains l'instrument tranchant et a poussé des cris qui ont amené tout le quartier. On a cru que le soulèvement anar-

chiste si souvent prédit venait d'éclater. A la vue des fenêtres qui s'ouvraient avec fracas et des gens qui s'élançaient de toutes les portes, le colonel s'est enfui comme un dératé, abandonnant le rasoir entre les mains de la Beauté chevelue. Miss Estelle a obtenu un ordre d'arrestation contre son amoureux à la promenade, et la police est à sa recherche.

LA MODE.

“La reine règne et ne gouverne pas,” dit-on en Angleterre. La mode, plus absolue que toutes les reines passées et à venir, règne et gouverne d'un bout du monde à l'autre bout. Ses décrets sont sans appel, et tous, hommes et femmes, riches et pauvres, jeunes et vieux, se rangent sous ses lois. Elle est, au fond, bonne princesse ; ses exigences ont des réserves,—et, comme avec le ciel, il est avec elle des accommodements.—D'ailleurs, elle ne s'impose jamais : elle s'insinue ; et tandis que les gens riches s'empressent d'obéir à ses caprices, elle accorde aux autres le temps voulu pour s'y soumettre.

Souvent, c'est dans notre histoire que se puise l'inspiration. Les dessinateurs auxquels incombe la tâche de créer les modèles ne cessent de fouiller les musées ; les faiseurs célèbres sont constamment à la recherche d'un style, et il n'est vraiment point de costume qui ne rappelle, par un détail quelconque, une époque de nos annales. Les étoffes, les dentelles, les rubans, tout est une résurrection. Et toujours il en sera ainsi : tournant dans un cercle indéterminé, on exhumera tantôt ceci, tantôt cela. Le génie inventif de nos couturières en fera une interprétation personnelle, conservant seulement la pensée en améliorant la forme ; le style, ne restant pas dans sa pureté, prendra un caractère nouveau : —et voilà comment nous nous habillerons toujours ainsi que s'habillaient nos aïeules.

Les époques que nous exploitons le plus sont le dix-septième et le dix-huitième siècle. Nous avons même fouillé les gardes-robes des élégantes qui vivaient sous le règne de Louis XIII ; mais c'est surtout Louis XV, la Révolution et le Directoire qui nous ont enthousiasmés. L'Empire et la Restauration n'ont pas pu nous imposer leur mauvais goût. Nous avons préféré nous égarer au milieu des élégances délicates, amoureuses même, que patronaient les *Pompadour* et les *Merveilleuses*.

Actuellement notre mise est plus coquette qu'élégante. Dans le courant ordinaire de la vie, on s'occupe moins de la richesse d'une étoffe que de la correction de la coupe. Une robe de linon ou de voile de nonne est pleine d'attraits, quand elle sort des ateliers de tel ou tel coupeur célèbre. Puis, en dehors de la robe proprement dite, que de recherches exquises, que de mignonnes choses et de séduisants détails ! C'est un nœud, un gant, un piquet de fleurs, une agrafe de ceinture, une boucle de cheveux, la pose d'un chapeau que chaque femme comprend à sa façon, et qui fait d'un groupe de femmes habillées de même sorte une réunion de types ayant chacun non-seulement son caractère, mais son charme.

La plastique semble nous commander. Toutes les formes tendent à la faire valoir. Point de ces ajustements ridicules qui tronquaient les lignes du buste ; mais une tendance bien marquée à les mettre sous leur vrai jour ;—vrai au point de vue de l'idéal, bien entendu, car on sait les tricheries qu'on se permet !—Enfin, une femme conserve son allure propre ; ses vêtements semblent moulés sur elle, et le tricot de soie restera le dernier mot de cette exhibition plastique.

Au point de vue du bon sens pratique, il y a

eu de grandes améliorations dans notre costume. Nous avons dans notre toilette beaucoup d'inutilités, il faut en convenir; mais du moins sont-elles agréables et non gênantes. Notre coiffure est charmante: toute femme met aujourd'hui sa fierté à se coiffer simplement avec ses cheveux, sans postiches; une ondulation, une boucle, un bandeau de frisons l'embellissent suffisamment. En somme, tous les objets que nous portons nous sont utiles et ont leur raison d'être. Nos manchons, nos manchettes sont en accord absolu avec les services que nous en attendons, et nous apportons dans notre toilette cet instinct du confort et du sans gêne que les Anglais nous ont appris.

Une chose encore qui est à l'avoir de nos modes, c'est la variété de types de costumes admis. L'allure générale est bien la même; mais il y a mille détails qui rompent l'uniformité et nous empêchent de ressembler à une armée de poupées identiques, comme cela s'est vu à une certaine époque.

En somme, félicitons-nous de n'avoir pas à endosser un de ces mille objets ridicules que l'histoire de la mode nous signale, et qui devaient bien tourmenter les femmes d'esprit contraintes de les porter. Notre élégance est intelligente, éclairée, et les artistes les plus délicats sont charmés de l'harmonie et du bon goût qui préside à notre toilette.

GABRIELLE.

NOUVELLE.

I

Assis sur le divan bleu pâle de son ami Ernest Labro, et fumant cependant un cigare, Léon Georgery poussa un profond soupir, et comme Ernest l'interrogeait à propos de cette manifestation insolite:

—Je suis amoureux, dit-il.

—Eh bien! dit Labro, je ne vois pas là de quoi jeter le manche après la cognée. Tu es trop artiste pour ne pas aimer une femme belle, ou du moins charmante, et sans être embarrassé, comme moi, par un tas de millions inutiles, tu es néanmoins riche. Quel est donc le sujet de la peine?

—Sans doute, fit Georgery, je suis riche; mais la jeune fille dont je suis épris appartient à une famille où il y a vingt éléments de ruine, sans compter le génie spécial qui vient en aide aux circonstances. Il s'agit de mademoiselle Séraphine Ternus, la fille de ce vieil extravagant, du célèbre assyriologue qui habite une des innombrables maisons dont tu es propriétaire. Le vieux Pierre Ternus, qui, enfermé dans son cabinet, passe son temps à regarder les vases de verre et les statuettes en pierre verte, apporte fidèlement à sa femme une petite rente qui vient de son père. Madame Hermine Ternus, sa fille aînée, mariée au marchand de nouveautés, Paul Edmond, et sa seconde fille, Séraphine, celle que je voudrais épouser, si je l'osais, mènent la grande vie, courent le monde, portent des robes d'un luxe infernal, et se livrent aux dépenses les plus folles.

Dans cette étrange maison, on doit non seulement à la blanchisseuse, à la couturière, au joaillier, au chaussetier, mais on doit aussi au boucher, à l'épicier, au boulanger et aux domestiques; dans les finances de ce ménage bourgeois, il y a autant de désordre que dans celles d'un Etat!

—Je ne puis, dit Labro, t'offrir un conseil. Peut-être, une fois devenue ta femme, mademoiselle Séraphine échapperait-elle au vertige qui affole sa famille. Si jamais tu étais embarrassé par le manque d'argent, tu sais que ma fortune est à ton service. Enfin, il me semble que la possession d'une femme aimée mérite qu'on affronte tout, même la ruine.

II

—Certes, dit Georgery, et j'accepterais cela comme le reste; mais tu ne sais pas encore tout. Pour obtenir Séraphine, je m'exposerais à me prononcer bientôt sans semelle, et avec des chapeaux rougis; mais je devrais aussi m'associer à un crime de toutes les minutes, me faire tourmenter et bourreau, car dans la famille Ternus, il y a une victime, un souffre-douleur, une Cendrillon sacrifiée, qui fait les gros et les petits ouvrages, et tout le reste. C'est la plus jeune des filles, mademoiselle Geneviève. Tourmentée par l'appétit de se dévouer, de se donner à tout, de soigner les malades, de souffrir pour les autres, elle voulait entrer au couvent; mais par un raisonnement spécieux, sa mère lui a suggéré l'idée de se faire sœur de charité pour les siens, d'abdiquer toutes les joies sans se cloîtrer, et d'être une récluse à la maison. Mademoiselle Geneviève a naïvement accepté cette fiction audacieuse, et elle s'est vouée aux humiliations, à tous les ennuis, aux travaux les plus rebutants, sans avoir les compensations du recueillement et de la solitude.

—Mais alors, fit Labro, c'est une vierge martyre.

—Oui, dit Georgery, martyre et servante, car tandis que sa mère et ses sœurs se promènent en voiture, elle veille au ménage et à la cuisine, voit les fournisseurs, reçoit les créanciers, à qui elle ne peut donner que de vaines paroles, ce qui la désespère, et peigne, soigne et habille les deux petits enfants de madame Edmond qui, sans elle auraient des trous à leurs bas et des chemises déchirées. Sans elle, son père aussi, le vieux Ternus manquerait de tous les soins nécessaires. Mais elle fait mieux que de veiller à sa toilette, elle travaille continuellement, et lui apporte sa tasse de thé à l'heure fixe. Tout cela, avec une robe de pauvresse; et non seulement mademoiselle Geneviève ne va pas en voiture ni en omnibus, mais la plupart du temps, quand il pleut, on ne lui laisse pas même un parapluie, et elle marche, mouillée comme un barbet et toute trompée par l'eau du ciel.

—Mais, dit Labro, ce n'est pas l'autre qu'il aurait fallu aimer, c'est celle-là. Ah! je devine, elle est sans doute laide!

—Elle doit l'être, dit Georgery; personne n'a jamais songé à s'en inquiéter; d'ailleurs, mademoiselle Geneviève garde volontiers sa tête baissée et ses yeux fixés vers la terre. Puiselle est si misérablement vêtue, qu'en un tel équipage une filleule des fées ne pourrait que faire peur aux gens. Enfin, tu le sais mon ami, l'Amour souffle où il veut, et je donnerais tous les trésors du monde pour les fibrilles d'or qu'on voit briller dans les vertes prunelles de Séraphine.

—Tu dois avoir raison, dit Ernest Labro, les amants ont toujours raison; mais je me sens brisé par le temps lourd qu'il fait, et ce que tu m'as raconté m'a rendu horriblement triste. Allons, si tu le veux, faire à pied un tour de promenade; j'éprouve un ardent besoin de me baigner dans l'air et de respirer l'odeur des feuilles.

Les deux amis sortirent en effet, et marchèrent longtemps. Comme ils s'y attardaient, en causant toujours de la vie et de ses injustices, l'orage éclata avec violence, la pluie tomba par torrents, et c'est à grand-peine que Labro put trouver une voiture qui le ramena chez lui, après qu'il eut mis Georgery à sa porte. Et, sans que nulle explication lui fût donnée, en entrant dans le petit salon où il se tenait d'ordinaire, il vit un spectacle inattendu et bizarre, dont il ne put détourner les yeux.

III

Le tapis dont le fond était blanc, était mouillé comme si on y eût versé des seaux d'eau, et sur cette laine noyée et humide se détachait, faite par la semelle d'une chaussure tachée de boue, la double empreinte d'un pied de femme, mais d'un pied si gracieux, si élégant et si charmant, qu'en voyant

cette image, Ernest Labro fut soudainement pris d'amour. Il la regarda longtemps, et sentit à n'en pas douter qu'il aimait, de toutes ses forces, et qu'il aimerait jusqu'à la mort celle dont les pieds avaient laissé là, sur la neige du tapis, leur trace troublante et mystérieuse. Son cocher, Joseph, qui rentra bientôt, apprit à son maître qu'en son absence une dame inconnue, qui ne s'était pas nommée, l'avait longtemps attendu. Bien que ses vêtements fussent trempés, mouillés à fond, Joseph avait fait entrer la dame dans ce petit salon, étant dressé aux façons hospitalières de Labro, qui se souciait des tapis et des étoffes comme d'une vieille guenille et qui, pour rien au monde, n'eût toléré que, chez lui, la dernière des femmes attendit dans une antichambre.

Cependant, tout en regardant toujours l'empreinte sur son tapis, le jeune homme songeait à ce que lui avait raconté son ami, à la pauvre Geneviève Ternus errant sous la pluie et l'ouragan. Dans l'obsession qu'il subissait, il lui semblait qu'elle seule était condamnée à de telles misères, et qu'alors, il devait nécessairement lui appartenir, ce pied qui avait laissé là sa trace, plus divin que celui de Cendrillon ou de Rhodope. Oui, c'était son pied, dessiné par cette tache de boue qu'il défendit à son valet d'enlever jamais. La nuit, pendant son sommeil, il le vit, ce pied d'impératrice ou de jeune chasseresse, non plus emprisonné dans une bottine trempée d'eau, mais nu, en sa forme splendide, pareil à du marbre vivant, avec ses doigts bien écartés et ses ongles transparents comme des coquillages, frais comme des pétales de rose, et il le vit aussi entouré de cothurnes constellés de royales pierreries, le pied adorable, le pied de Geneviève Ternus. Et elle-même, dès le matin Ernest Labro l'attendit avec une fiévreuse impatience; car puisqu'elle était venue inutilement la veille, elle devait nécessairement revenir; aussi le jeune homme ne fut-il nullement étonné! C'était bien elle, timide et marchant courbée, mais aérienne et légère; par un hasard béni, son pied se posa sur la trace, sur l'empreinte qu'il avait laissée la veille; il la recouvrait avec une si parfaite exactitude que jamais preuve ne fut plus décisive, et celle que Labro avait devant lui était bien la jeune fille espérée et désirée dans le songe souriant; l'irréprochable bien aimée!

—Monsieur, dit-elle, je viens de la part de mon père qui, à son grand regret, n'est pas en mesure de payer le terme de notre loyer échu depuis quelques jours, et qu'on poursuit en votre nom avec une rigueur cruelle.

—Mademoiselle, dit Labro, soyez délivrée de votre inquiétude. Je prendrai les mesures nécessaires pour que tout ennui de ce genre soit désormais évité à l'illustre savant, et pour cela, je compte lui offrir en toute propriété la maison qu'il habite; mais laissez-moi, je vous prie, vous parler de choses plus sérieuses.

Étonnée, Geneviève Ternus se redressa, leva son front, et Labro, qu'elle regarda en face, vit alors le plus céleste visage, pâle, spirituel, expressif, aux traits délicats et fiers, exempt de toute tristesse et éclairé par la joie de l'inépuisable charité. Dans les chastes yeux de cette jeune fille, ombragés par de longs cils soyeux brillait l'intelligence qui comprend et devine tout, et sur sa lèvre tranquille se jouait l'ineffable douceur d'un rayon rose. Sur l'invitation de son hôte, elle s'assit, et le jeune homme, resté debout, lui parla d'une voix émue et tremblante, dans laquelle elle sentit l'expression du plus profond respect.

IV

—Mademoiselle, dit-il, ma mère, qui se nommait comme vous Geneviève, possédait de très grandes richesses; elle les consacrait et elle se donnait elle-même au soulagement des pauvres,

des malades, des opprimés, de tous les misérables. Pour avoir prodigué l'or, calmé les souffrances de la faim, vêtu les enfants nus, découvert et secouru les malheureux qui se cachent, elle ne se croyait pas quitte; mais de ses mains elle pansait les plaies, faisait le lit des infirmes et consolait toute infortune, sans jamais sermonner ou juger personne. Elle a mené la vie d'une sœur de charité, ardente, infatigable, souriante, jamais dégoûtée, et quand elle m'a dit le suprême adieu, j'ai vu la sérénité et la joie de ses yeux déjà emplis du ciel. Elle m'a laissé les millions qui la servaient à sa bonne œuvre, mais non, hélas! la possibilité de les continuer; car je n'ai pas, comme elle, le feu d'amour dont elle était embrassée, la voix qui guérit et reconforte, et les douces mains pour toucher aux blessures! Eh bien! je vous en supplie, soyez ma femme; soyez sa fille, qu'elle eût aimée et choisie, et recueillez son vrai, son plus précieux héritage. Voyez, songez que de femmes, que de jeunes filles à sauser de tout ce qui les menace! Ne me demandez pas comment il se fait que je vous aime, quoiqu'il semble que je vous voie pour la première fois; je vous l'expliquerai si bien que vous le comprendrez, et que me comprenez-vous pas?

—Mais, dit Geneviève hésitante, quoique délicieusement bercée par ces paroles, je me dois aux miens...

—Ah! reprit vivement Labro, les vôtres, c'est tous ceux que déchirent la pauvreté et l'injustice, c'est tous les êtres! Croyez que je ne priverai pas le père Ternus des soins pieux de sa fille; quant à votre mère et à vos sœurs, elles auront moins besoin de vous quand elles seront riches.

Deux âmes naïves et pures, comme celles d'Ernest Labro et de mademoiselle Ternus, devaient bientôt s'entendre; la seconde Geneviève a en effet dignement succédé à la première, avec une foi et une activité que rien ne rebute, et comme il n'y a plus de Cendrillon chez le vieux Ternus, rien n'a pu empêcher encore Léon Georgery d'épouser mademoiselle Séraphine. Madame Georgery et madame Edmond viennent volontiers dîner chez leur sœur qui, sans préjudice de ses autres mérites, est restée une incomparable cuisinière.

NESTOR.

Québec.

LES CONTES DU ROUET.

LA TIRE-LIRE.

Jocelyne était mendiante sur un chemin où ne passait personne; de sorte qu'il ne tombait jamais aucune monnaie dans la frêle main lasse d'être tendue; quelquefois, d'une branche secouée par le vent, une fleur s'effeuillait vers la pauvre, et l'hirondelle qui vole vite lui faisait, dans un flou-flou d'ailes, l'aumône d'un joli cri; mais ce sont là de chimériques offrandes que l'on ne saurait donner en paiement aux personnes avares qui vendent les choses que l'on mange ou les choses dont on s'habille; et Jocelyne était fort à plaindre; d'autant plus que, née elle ne savait quand, d'elle ne savait qui, n'ayant d'autre souvenir que celui de s'être éveillée, un matin qu'il faisait du soleil, sous un buisson de la route, elle ne rentrait pas, le soir, dans une de ces bonnes chaumines, pleines d'une odeur de soupe, où les autres fillettes, après avoir tendu le front au père et à la mère, s'endorment dans de la paille tiède, sur le coffre à pain, en face du feu de sarment, qui s'endort. Elle se résignait à grimper, dès que montait la nuit, dans un orme ou dans un chêne, et sommeillait, couchée le long d'une grosse branche, non loin des écureuils qui, la connaissant bien et ne s'effrayant plus d'elle,

lui tombaient sur le bras, sur l'épaule, sur la tête, jouaient de leurs petites pattes dans ses cheveux ébouriffés, couleur d'or et si clairs qu'il était difficile de s'assoupir dans l'arbre, comme dans une chambre où il y a de la lumière. Lorsque les nuits étaient fraîches, elle se serait volontiers fourrée dans quelque nid de loriot ou de merle, si elle n'avait été trop grande. Son habillement était fait d'un vieux sac de toile, trouvé, un jour de chance, dans le fossé du chemin; elle le rapiécait de feuilles vertes, chaque printemps; comme elle était jolie et fraîche, avec des joues fleurissantes, vous auriez pris cet habit pour la feuillaison d'une rose. Pour ce qui était de sa nourriture, elle n'en connaissait guère d'autre que les avelines du bois et les sorbes de la venelle; son grand régal était de manger des sauterelles grillées à point sur un petit brasier d'herbes sèches. Vous voyez bien que Jocelyne était la créature la plus misérable que l'on puisse imaginer; et si son sort était déjà bien cruel durant la belle saison qui met de la chaleur dans l'air et des fruits aux arbustes, pensez ce qu'il devait être quand la bise saccageait les noisetiers stériles et lui gelait la peau à travers ses loques de feuilles mortes.

Une fois, comme elle s'en revenait de sa cueillette d'avelines, elle vit une belle dame, en robe de brocart et de pierreries, sortir d'entre les verdure d'un épinier; c'était une fée, qui parla d'une voix plus douce que toutes les musiques:

—Jocelyne, parce que tu as le cœur doux autant que ton visage est charmant, je veux te faire un don. Tu vois cette tire-lire, toute petite, qui a la forme et la couleur d'un œillet éclos? Elle t'appartient. Ne manque pas d'y mettre tout ce que tu as de plus précieux; le jour où tu la casseras, elle te rendra au centuple ce qu'elle aura reçu.

Là-dessus, la fée s'évanouit comme une flamme éteinte d'un coup de vent, et Jocelyne, qui avait eu quelque espérance à l'aspect de la belle dame, se sentit plus triste que jamais. Ce ne devait pas être une bonne fée, non! Était-il rien de plus cruel que de donner une tire-lire à une pauvre fille qui n'avait ni son ni maille? Qu'y pouvait-elle mettre, ne possédant rien? Les seules économies qu'elle eût faites, c'était ses souvenirs de jours sans pain, de nuits sans sommeil dans la bise et la neige. Elle fut sur le point de briser contre les pierres ce présent qui se moquait d'elle; mais elle était si douce qu'elle avait peur de faire du mal même aux choses méchantes; mélancoliquement, elle pleura, ses larmes tombant une à une sur la tire-lire pas plus grande qu'une fleur, pareille à un œillet épanoui.

II

Une autre fois, il lui arriva un bonheur qui la rendit plus malheureuse encore. Sur le chemin où ne passait personne, le fils du Roi, au retour de la chasse, vint à passer, l'épervier au poing. Monté sur un cheval qui secouait sa crinière de neige, vêtu de satin ramagé d'or, la face fière et à ce point lumineuse de soleil que l'on ne s'étonnait pas d'y voir éclore la fleur rouge des lèvres, le prince était si beau que la mendiante crut voir un archange en habit de seigneur. Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, elle tendait les bras vers lui, extasiée, et elle sentait quelque chose, qui devait être son cœur, sortir d'elle, et le suivre! Hélas, il s'éloigna, sans même l'avoir vue. Seule comme devant, — plus seule, d'avoir un instant cessé de l'être, — elle se laissa tomber sur le revers du fossé, fermant les yeux, sans doute pour que rien n'y remplaçât l'adorable vision. Quand elle les rouvrit, mouillés de pleurs, elle aperçut à côté d'elle la tire-lire qui ressemblait un peu à des lèvres entr'ouvertes. Elle la saisit et, avec l'acharnement désespéré de son vain amour, — mettant dans son souffle son âme, — elle le baisa d'un long baiser! Mais le présent de

la fée, sous l'ardente caresse, ne s'émut pas plus qu'une pierre touchée d'une rose. Et, à partir de ce jour, Jocelyne connut de telles douleurs que rien de ce qu'elle avait enduré jusqu'alors ne pouvait leur être comparé; elle se rappelait, comme de belles heures, le temps où elle n'avait souffert que de la faim et du froid: s'endormir quasi à jeun, frissonner sous les rafales, ce n'est rien, ou c'est peu de chose; maintenant elle n'ignorait plus les véritables angoisses! Elle songeait que d'autres femmes à la cour, illustres et parées, — "moins jolies que toi," lui disait le miroir de la source, — pouvaient voir presque à toute heure, le beau prince au lumineux visage; qu'il s'approchait d'elles, qu'il leur parlait, qu'il leur souriait; avant peu de temps sans doute, quelque glorieuse jeune fille, venue dans une litière portée par un éléphant blanc à la trompe dorée, épouserait le fils du Roi. Elle, cependant, la mendiante du chemin sans passants, elle continuerait de vivre, — puisque c'est vivre que de mourir un peu tous les jours, — dans cette solitude, dans cette misère, loin de lui qu'elle aimait si tendrement; elle ne le reverrait jamais, jamais! La nuit des royales noces, elle coucherait dans son arbre, sur une branche, non loin des écureuils; et, tandis que les époux s'embrasseraient par amour, elle mordrait de rage la rude écorce du chêne. De rage? non. Si douloureuse, elle n'avait pas de colère; son plus grand chagrin était de penser que le fils du Roi, peut-être, ne serait pas aimé par la princesse autant qu'il l'était par elle, pauvre fille.

III

Enfin, un jour qu'il neigeait, elle résolut de ne plus souffrir. Elle n'avait plus la force de souffrir tant de tourments: elle se jetterait dans le lac, au milieu de la forêt; elle sentirait à peine le froid de l'eau, étant accoutumée au fond de l'air. Grelottante, se soutenant à peine, elle se mit en route, marcha aussi vite qu'elle pouvait. C'était par un matin gris, sous la pesanteur des flocons. Parmi la tristesse du sol blanc, des arbres dépouillés, des buissons qui se hérissent, des lointains mornes, rien ne luisait que ses cheveux d'or; on eût dit d'un peu de soleil resté là. Elle marchait toujours plus vite. Quand elle fut arrivée au bord du lac, elle avait sur ses haillons, à cause de la neige, une robe de mariée.

—Adieu! dit-elle.

Adieu? Oui, à lui seul.

Et elle allait se laisser tomber dans l'eau, lorsque la fée, en habit de brocart et de pierreries, sortit d'entre les branches d'un épinier.

—Jocelyne, dit-elle, pourquoi veux-tu mourir?

—Ne savez-vous point, méchante fée, combien je suis malheureuse? La plus affreuse mort me sera plus douce que la vie.

La fée eut un bon petit rire.

—Avant de te noyer, reprit-elle, tu devrais au moins casser la tire-lire.

—A quoi cela me servirait-il, puisque, étant si pauvre, je n'ai rien mis dedans?

—Eh! casse-la tout de même, dit la fée.

Jocelyne n'osa pas désobéir; ayant tiré de dessous ses haillons l'inutile présent, elle le brisa contre une pierre.

Alors, tandis que la forêt d'hiver devenait un magnifique palais de porphyre aux plafonds d'azur, étoilés d'or, le beau fils de Roi, sorti de la tire-lire envolée en miettes, prit la mendiante entre ses bras, la baisa dans les cheveux, sur le front, sur les lèvres, cent fois! En même temps, il lui demandait si elle voulait bien l'accepter pour mari. Et Jocelyne pleurait de joie, pleurait encore. Car la bonne tire-lire lui rendait au centuple, — aussi fidèlement que le baiser reçu — les larmes de tristesse en larmes de bonheur.

CATULLE MENDÈS.

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 17.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXIII

Andras Zilah resta ainsi toute la soirée à s'infliger cette torture de relire ces pages, ces aveux adressés à un autre. Il y prenait comme une amère et atroce joie. Il se disait lui-même qu'il était bien le fils de ces Hongrois des temps primitifs que, tout petits, leurs mères mordaient pour les habituer à la douleur. Et il avait soif, vraiment soif de cette souffrance.

Toute la nuit, il demeura là, se tordant le cœur comme à plaisir, s'y enfonçant chaque mot d'amour écrit par Marsa à Michel, comme s'il eût besoin maintenant de ce nouveau supplice pour retrouver une nouvelle force dans sa haine.

Il fut, le lendemain, à l'heure du déjeuner, tout étonné de voir arriver Yanski Varhély, très pâle, et qui lui annonça qu'il partait.

—Pour Paris ?

—Non. Pour Vienne.

—Quelle idée ! Qu'allez-vous faire, Varhély ?

—Anglo Valla est arrivé hier au Havre. Il m'a fait prier d'aller le trouver à son hôtel, ce matin. J'en viens. Valla me propose une affaire d'intérêt qui a besoin, pour être traitée, de ma présence à Vienne. J'y vais.

Le prince Zilah connaissait intimement ce Valla dont lui parlait Varhély, et il l'avait pris pour témoin de son mariage. C'était un ancien ministre de Mania qui, depuis le siège de Venise, ayant été à la peine, ne tenait pas à être aux honneurs et vivait, tantôt à Paris, tantôt à Florence, d'une petite rente. Andras Zilah l'estimait beaucoup.

—Et vous partez ? dit-il à Yanski.

—Dans une heure. Je tiens à prendre à Paris le train rapide de ce soir.

—Est-ce donc chose si pressée ?

—Très pressée, dit Varhély. Un autre pourrait enlever la situation que je vais chercher là-bas, et je tiens à arriver, comme on dit, bon premier.

—Au revoir donc, fit Andras, surpris, et revenez-nous vite.

Il fut étonné de la pression de main presque violente que lui donna Varhély comme s'il fût parti pour un très long voyage.

—Pourquoi Valla n'est-il pas venu me voir ? demanda-t-il. Il est, lui, un de ceux que j'aime à retrouver toujours.

—Valla est fort pressé. Il repart sur-le-champ. Il me prie de l'excuser.

Le prince ne chercha pas longtemps, d'ailleurs, quelle était la raison déterminante de cette sorte de fugue.

Varhély descendait déjà l'escalier de la villa, une voiture l'attendait sur la route.

Andras se sentit alors profondément, amèrement seul, et il songea encore à cette femme que son imagination lui montrait obstinément maintenant accroupie et hagarde dans un cabanon de Vaugirard.

XXIV

Une espèce de magnétisme fiévreux attirait, deux heures après le départ de Varhély, le prince Andras vers cet endroit de la plage où, la veille, il avait entendu les airs tziganes.

Là encore, seul cette fois, aspirant au passage les accents de cette musique du pays, il cherchait à retrouver l'impression éprouvée lorsque Marsa jouait cet air, et cet autre, et cette chanson triste, et cette czarda. Il la renvoyait, tandis que sur le bateau, ce beau jour de l'an passé, les enfants,

grimpés, sur le chaland, envoyaient de leurs petites mains de gros baisers à la fiancée ! Et, plus troublé que jamais, déchiré, souffrant de ses nerfs malades, Zilah rentra chez lui, au crépuscule, rouvrit le tiroir où il enfermait les lettres de Marsa et, une à une, poussé par il ne savait quel instinct inexplicable, il les brûla à sa fenêtre, la flamme de la bougie dévorant ce papier dont le parfum subtil montait une dernière fois comme un soupir qui s'évanouit, tandis que le vent du large emportait vers l'infini la poussière noire de ces lettres où de petites étincelles couraient pour mourir...

Dans l'éblouissement d'un coucher de soleil cette poudre noire, ces débris de passion, d'amour trahi, ce papier jadis réchauffé de baisers et trempé de larmes se volatilisaient dans l'immense gouffre ouvert sous la villa.

Le vent balayait le passé et Andras le regardait s'enfuir.

Le soleil descendait lentement dans une atmosphère de feu, découpant sa rondeur rouge et chaude dans une bande couleur d'acide sulfurique, tandis que du côté du Havre, tout à l'heure bleu et clair comme un coin de la baie de Naples, une sorte de brouillard argenté estompait déjà les côtes, la rive, les maisons, les mâts des navires et que la lune montait. Les reflets du couchant faisaient miroiter d'un éclat d'incendie la coque des bateaux pêcheurs filant sur la mer calme. Toute la falaise, le cap et les pharos, vers Sainte-Adresse et la Seine, prenaient une teinte violacée, tandis que le soleil étendait sur les flots une longue raie sanglante qui, à mesure qu'il descendait, allait s'amincissant.

Puis, peu à peu, le disque rouge, déjà mordu, par l'arête de la falaise, s'abaissant encore, disparaissait, la silhouette du cap avalant lentement cette rondeur saignante, si bien que la couleur bleue s'étendait maintenant sur l'immense mer unie et que la nuit qui venait enveloppait à la fois cette ville, dont l'activité s'éteignait, et cet homme qui regardait s'envoler les débris d'un amour détesté, de l'amour d'un autre, d'un amour qui lui avait comme déchiré et mordu le cœur.

Et, chose étrange, sentiment inexplicable, ces lettres tragiques, odieuses, irritantes, ces billets lus et relus et qu'il trouvait infâmes, ces lettres d'amour, le prince Andras Zilah les regrettait à présent.

Il lui semblait, par un déplacement singulier de sa personnalité, que c'était quelque chose de lui-même, puisque c'était quelque chose d'elle qu'il venait de détruire. Il ne respirait plus ce pénétrant arôme qui était Marsa. Il étouffait cette voix qui disait : "Je t'aime !" à un autre, mais qui lui causait les mêmes frissons que si elle lui eût, à lui, murmuré les mêmes mots.

C'était les lettres reçues par son rival qu'il envoyait, poussière impalpable, au vent de la mer, et il éprouvait—folies du cœur humain !—l'amer sentiment d'un homme qui a détruit ainsi un peu de son passé.

L'ombre descendait en lui en même temps que sur la mer.

—Il vaut bien la peine de tant souffrir et faire souffrir, dit-il au bout d'un moment, puisque de tous nos amours, de notre âme et de nous-même il reste, au bout d'un temps,—quoi ?—ça !

Et il regardait, dans le crépuscule, le dernier atome s'envoler.

XXV

La solitude maintenant pesait lourdement à Andras. Les nerfs tordus par tous ces souvenirs que les czardas des musiciens tziganes jetaient la veille, au vent du large, il lui semblait que la plage était affreusement déserte depuis qu'ils étaient partis, et et Varhély avec eux. A la symphonie éternelle de la mer, à ce bercement de la vague frappant sur

les galets, au pied de son logis, une note à présent manquait à Zilah, cette note stridente du cymbalom, retentissant là-bas, dans le jardin de Frascati. C'est que le frémissement du cymbalom était comme un appel évoquant encore l'image de Marsa. Et, invincible, cette image reprenait insensiblement possession de cet homme qui, avec une sorte de colère douloureuse qu'il regardait comme la haine, essayait vainement de chasser ces souvenirs, lancinants à l'égal de blessures.

Alors à quoi bon rester à Sainte-Adresse puisque ce Paris, qu'il fuyait, était venu l'y retrouver, puisque Marsa y était aussi présente que si elle eût vécu là, à ses côtés ?

Il voulut partir.

Il quitta le Havre.

Mais, le soir même de son retour à Paris, dans le brouhaha des Champs-Élysées, la longue avenue ponctuée de lumières, les traînées de gaz des cafés-concerts, les bouffées de musique cuivrée passant à travers les arbres, il retrouvait encore, comme si la Tzigane l'eût toujours poursuivi, ce même fantôme dans les allées remplies de promeneurs ; et malgré le bruissement des talons de tous ces gens ces gens sur l'asphalte, les échos de la *Chanson de Plewna*, jouée là tout près, par quelque orchestre hongrois, arrivaient jusqu'à lui, comme au Havre, sur la grève, et il remontait avec une sorte de hâte vers son hôtel, pour s'y enfermer, ne rien voir, ne rien entendre et échapper à l'obsession quasi-fantastique de cette inévitable vision.

Il ne dormit pas d'ailleurs. La fièvre lui brûlait le sang. Il se levait, essayait de lire, ouvrait sa fenêtre et revoit éternellement Marsa Laszlo là, devant lui, comme le spectre de son bonheur.

—Lâcheté de notre nature ! se disait-il avec des colères. Je l'aime donc, je l'aime donc toujours ?

Et il se sentait des mépris contre lui-même en éprouvant des tentations de revoir le logis de Maisons-Laffitte, où il avait éprouvé la plus atroce douleur de sa vie. La souffrance pouvait devenir vague et sourde ; non, il voulait lui redonner comme une acuité fraîche, ouvrir la plaie et la faire saigner. Et à quoi bon ? Il n'oubliait et n'oublierait rien. La cicatrice n'était pas près de se fermer.

S'il eût été sincère avant lui-même, il se fût dit qu'il était poussé par son amour même, toujours vivant, toujours présent, vers tout ce qui pouvait lui rappeler Marsa et qu'il lui fallait un violent effort presque surhumain pour ne pas céder à cette obsession.

Il y avait une semaine que le prince était de retour de Paris lorsqu'on lui annonça la visite du général Vogotzine. Un moment, Andras fut tenté de ne point le voir, mais il en eût, au fond de l'âme, été navré ; la visite du général lui causait une joie qu'il ne s'avouait même pas à lui-même. Il allait donc parler d'elle ! Sa passion se donnait, pour excuse hypocrite, qu'il ne pouvait, après tout, défendre sa porte à Vogotzine.

Le vieux Russe entra, l'air timide, embarrassé, et ne se remit un peu de son émotion que lorsque Andras lui fit un accueil poli, triste et correct.

Le prince fit asseoir le général qui, par extraordinaire, n'avait pas demandé, pour être éloquent, du secours à l'alcool.

Vogotzine était un peu rouge, ne sachant pas trop par où entamer des négociations, mais étant à jeun, à peu près sûr du moins de ne pas dire trop de sottises.

—Voilà ce dont il s'agit, fit-il en s'épongeant le front... Le docteur Fargeas, qui m'envoie, aurait bien pu venir lui-même... Mais il a pensé que moi, l'oncle... je devais...

—Vous venez m'entretenir de Marsa ? demanda Andras, inconsciemment heureux de prononcer ce nom.

—Oui,—et le général devint soudain intimidé,—de... de Marsa... Elle est très souffrante, Marsa...

Très atteinte... De la stupeur, dit Fargeas... Elle ne prononce pas un mot... rien... Une mécanique!... Cruel à voir, ça, donc, tout à fait cruel!...

Il levait ses gros yeux inquiets sur Andras qui voulait paraître froid et dont la barbe blonde semblait agitée d'un mouvement nerveux involontaire.

—Impossible de la tirer de cet état-là, ajoutait Vogotzine... Le docteur y perd son latin, comme on dit... Il n'a d'espoir qu'en une... une expérience...

—Quelle expérience?

—Quand M. Fargeas veut-il?...

—Quand vous voudrez, dit Vogotzine. Le docteur est donc précisément à Vaugirard, maintenant, en visite chez son collègue et...

—Ne le faisons pas attendre!

Les gros yeux, striés de rouge, de Vogotzine, s'éclairèrent brusquement.

—Alors... vous consentez? Vous venez?...

Il cherchait une parole de remerciement, qu'Andras Zilah arrêta net.

—Je vais faire atteler, dit le prince.

—J'ai une voiture, fit joyeusement Vogotzine... Nous pouvons donc déjà partir sur-le-champ.

Zilah demeura presque silencieux durant le trajet, et Vogotzine, ses moustaches à la portière du coupé, regardait droit devant lui, sans dire un mot quand le prince ne parlait pas.

On s'arrêta, dans une rue de Vaugirard, devant le grand portail d'une maison haute, cons truction du XVIII^e siècle qui avait dû être un couvent autrefois; Le général, descendant lourdement du coupé, avait déjà sonné à la porte et s'effaçait pour laisser devant lui passer Zilah, très ému.

Cette émotion se tradissait, chez le prince, par une roideur d'attitude, une démarche lente, comme si chacun de ses mouvements lui eût coûté un effort. Il tordait machinalement sa barbe blonde, et, de son œil bleu, interrogeait le jardin qu'il traversait,—comme s'il devait, dès les premiers pas rencontrer Marsa,—avant d'arriver à un grand pavillon à toits d'ardoises aperçu au bout d'une allée de tilleuls.

Le docteur Fargeas parut tout à fait heureux de voir le prince. Il le remercia de son empressement. Un homme maigre, blond, d'une amabilité correcte, l'air pensif et profond avec des yeux superbes, accompagnait Fargeas. Le médecin le présenta au prince. C'était le docteur Sims.

M. Sims partageait l'avis de son collègue. Après avoir arraché la malade à sa demeure habituelle, l'avoir séparée de tout ce qui pouvait lui rappeler le passé, le médecin la croquait maintenant depuis assez longtemps isolée, soustraite à la vue des choses d'autrefois pour qu'en se retrouvant subitement devant une personne aussi chère que le prince Zilah, elle ressentit une émotion, une secousse qui la pouvait tirer de son état morbide.

Et Fargeas expliquait pourquoi il avait cru devoir transporter la malade de Maisons-Laffitte à Vaugirard. Le régime nouveau de la maison de santé devait seul donner un isolement salutaire, le moindre objet pouvant causer, là-bas, une crise. Le docteur remerciait le prince d'avoir approuvé cette détermination.

Zilah remarqua du reste que Fargeas ne donnait aucun nom, aucun titre à Marsa. Avec son coup d'œil et son tact habituels, le médecin avait deviné le drame de la séparation. Il n'appela point Marsa *la princesse*. Il lui donnait ce nom, plein de pitié : *malade*.

—Elle doit être au jardin, dit doucement M. Sims, quand Fargeas eut cessé de parler à Andras. Voulez-vous la voir?

—Oui, fit le prince dont la voix devint un peu voilée.

—Nous allons donc la regarder d'abord, puis, si vous le voulez bien, vous vous montrerez à elle, tout à coup. C'est une expérience que nous ten-

tons. Si elle ne vous reconnaît point, c'est que l'état de la malade est plus grave que je ne le pense. Si elle vous reconnaît, eh bien! j'espère que nous pourrons la tirer de là!—Venez!

Le docteur Sims s'inclinait pour passer le prince.

—Je vous accompagne, messieurs? demanda Vogotzine.

—Certainement, général, répondit Fargeas.

—C'est que... voilà!... les folles, moi, ça me cause un singulier effet... Je n'ai pas ces curiosités là, moi... Enfin! C'est ma nièce! Allons!

Et il donna un coup sec à sa redingote, comme il eût sanglé son ceinturon, avant un assaut.

Le docteur Sims fit descendre au docteur et aux deux hommes les marches d'un perron et elur montra un grand jardin, aux arbres vieux d'un siècle, à l'ombre desquels des promeneurs marchaient ou des gens lisaient ou causaient doucement sur des chaises.

Un bâtiment neuf apparaissait au loin, très grand, à un seul étage, avec un vague aspect de serre; c'était une succession de logements qu'habitaient les pensionnaires du docteur Sims, chacun d'eux poursuivant son rêve.

—Alors, demanda Zilah en montrant ces êtres paisibles qui suivaient les allées lentement ou gesticulaient en causant avec des politiciens qui refont la carte du monde—ce sont des fous?

—Oui, dit le docteur Sims, on ne le croirait pas. Vous pouvez leur parler, en passant. Tous ceux-là sont tranquilles.

—Nous traversons donc le jardin?

—Notre malade est là-bas, dans un autre jardin, derrière ce bâtiment.

Et en passant, Zilah regardait ces pauvres êtres, qui saluaient d'un geste ou d'un mot le docteur Sims et le professeur Fargeas. Il lui semblait qu'ils avaient l'air heureux de gens arrivés au but souhaité. Vogotzine, toussant un peu, se rapprochait du prince et se sentait mal à l'aise parmi ces déments. Le prince, au contraire, faisait un effort cérébral pour se persuader qu'il se trouvait réellement parmi les fous.

—Tenez, lui dit M. Sims en lui montrant un vieux monsieur, vêtu à la mode de 1840, pareil à lithographie démodée d'un lion du temps de Gavarni,—celui-là est depuis plus de trente-cinq ans dans l'établissement... Il n'a pas voulu modifier la coupe de ses vêtements de jadis... Il a son tailleur qui le costume comme il s'habillait autrefois... Et il est heureux... Il se croit Merlin... l'enchanteur Merlin... et il écoute Viviane qui lui donne des rendez-vous, sous les arbres!

Comme ils passaient devant le vieux, le col emprisonné dans une haute cravate, la lévite longue et serrée à la taille, les pantalons larges, avec un profil aigu de doctrinaire, le fou salua.

—Bonjour, monsieur Sims!... Bonjour, monsieur Fargeas!

Puis comme le directeur de l'établissement s'approchait pour lui parler, il mit un doigt sur sa bouche:

—Chut! dit-il... Elle est là... Ne dites rien—Elle s'en irait!

Et il montrait avec une sorte de vénération passionnée un orme où Viviane était enfermée et d'où, tout à l'heure, elle allait sortir.

—Pauvre diable! murmura Vogotzine.

Ce n'était point ce que pensait Zilah. Il se demandait si cette folie heureuse, qui durait depuis tant d'années, ces éternelles amours avec la fée Viviane, ces amours qui ne vieillissaient pas malgré les années et les rides, n'étaient point la forme idéale du bonheur pour l'être condamné à la terre. Il vivait en plein idéal, ce monomane de la poésie, rencontrant dans un asile de Vaugirard toutes les séductions, toutes les chimères heureuses de la lande bretonne aux fleurs d'or, aux bruyères roses, tout le charme enivrant de la forêt de Brocéliande.

—Il touche du doigt ce qu'un Shakespeare se contente de rêver. La folie, c'est peut-être tout simplement l'idéal réalisé!

—Oh! mais, fit le docteur Fargeas, le réel ne perd jamais ses droits. Pourquoi ce maniaque peut-il garder, à la fois, et les vêtements de sa jeunesse—qui l'empêchent de se sentir ou de se voir vieillir—et le rêve de sa vie, qui le console de la raison perdue? C'est qu'il est riche. Il peut, sur ses rentes, payer le tailleur qui l'habille, le pavillon qu'il habite à part dans l'établissement, les domestiques particuliers qui le servent... Supposez-le pauvre, il souffrira!

—Allons, dit Zilah. La question du pain se retrouve partout, même dans la folie.

—Et argent est peut-être le bonheur, puisqu'il permet d'en acheter.

—Oh! fit le prince, pour moi le bonheur, ce serait...

—Quoi?

—L'oubli!

Et il suivait des yeux, en s'éloignant, cet amoureux de Viviane qui maintenant collait son oreille au tronc de l'arbre et écoutait la voix de la fée qui ne parlait qu'à lui.

—Celui-là, dit tout à coup le docteur Sims en désignant un homme encore jeune qui venait à eux, est un écrivain de talent dont vous avez lu des romans sans doute et qui a perdu le sentiment de sa personnalité. Affamé de bruit autrefois, de tapage, d'articles de journaux, il en est maintenant las et repu. A force d'avoir écrit, délayé sa cervelle dans l'encre, il a pris en dégoût le papier imprimé: il n'ouvre ni un journal ni un livre. Il hume l'air, cueille des fleurs, regarde les trains passer (le chemin de fer longe le jardin, là), et il digère.

—Alors, très heureux? demanda Andras, avec l'anxiété de ceux qui souffrent.

—Très heureux.

—C'est que, lui, a oublié! dit le prince.

L'homme, très maigre et les traits fins, la barbe noire encore, venait sur eux et les saluait.

—Je ne vous dirai pas le nom qu'il porte, murmura Sims à l'oreille du prince, mais si vous le lui disiez, si vous le nommiez à lui-même, il vous répondrait: Ah! oui, je l'ai connu... C'était un homme de talent... Beaucoup de talent: „ Rien n'existe plus pour lui de ce qui fut sa vie d'autrefois;

Et Zilah se disait encore qu'elles ont du bon, ces catastrophes cérébrales où l'être tout entier sombre, avec le fardeau de ses peines, dans un trou profond et noir d'oubli.

L'écrivain—celui qui avait été un écrivain—s'était arrêté devant Fargeas et M. Sims.

—Le train de midi a eu un retard de trois minutes et demie, dit-il doucement. Je vous signale le fait, docteur. Avisez!... C'est grave, c'est très grave, car je règle d'habitude ma montre sur ce train-là!...

—J'avisera, dit M. Sims. A propos, voulez vous des livres?

Avec la même douceur, l'autre répondit:

—Pourquoi faire?...

—Pour lire.

—A quoi bon?

—Des journaux... Pour savoir...

—Pour savoir?... Ma foi non!... C'est si bon,

si bon, de ne rien savoir...rien...rien...rien... Est-ce que le *Journal officiel* annonce qu'il n'y a plus de guerres, plus de misère, plus d'assassinats, plus de maladies, plus de méchants, plus d'envieux?

Il parlait avec une volubilité extrême.

(A suivre.)

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

LIVRES CANADIENS:

- A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
- FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
- LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
- VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
- NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
- MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le BAUME de JEUNESSE
 DES DAMES

Pour embellir et préserver le Teint.

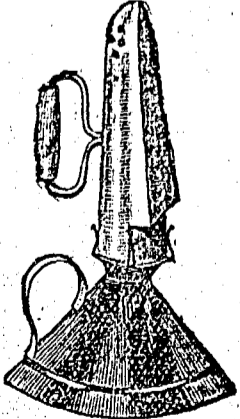
Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.

1er Prix a l'Exposition Provinciale DIE 1884.



Brevet du Capit. CHAGNON.

Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 710 Rue Ste-Catherine, Montréal.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.
 AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRAS.-XAVIER.
 Boite B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir
 BRILLANT.

William Snow
 FABRICANT DE
 PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT
 MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecosaises.
 COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE"
 JOURNAL ILLUSTRÉ
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.
 Prix de l'Abonnement: \$12 par An.
 Frais de poste non compris.
 S'adresser: RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette.
25 cents la boîte.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infailible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens,
 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poltrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDEUR CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boite, 25c.

PRESCRIPTION DU DR NELSON

LE REMÈDE INFALIBLÉ contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.
PRIX 25 CENTS.
 Enregistrée à Ottawa.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

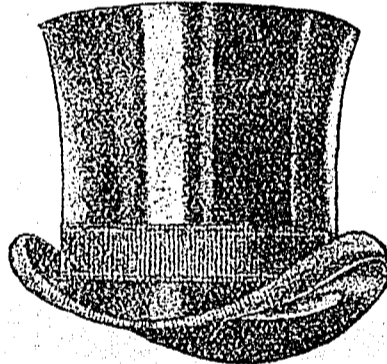
LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

PARISIENS



LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—
 Rue St-Laurent
 MONTREAL.

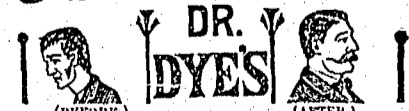


A VENDRE.

10,000,000
 De Pieds de Bois de Sciage
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—A'USSI—
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Epinette.
A. HURTEAU & FRERE,
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
 MONTREAL.

30 DAYS TRIAL



DR. DYE'S
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from AGENES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet from Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.